

## Annea Zoroly

Son cadavre git sur le sol. Son bras suit la forme de son visage, sa main effleurant ses cheveux. Son corps nu brille sous l'effet des rayons de la lune. Une tache de sang rouge brise l'harmonie de la scène. Son ventre est maculé du liquide qui a dégouliné sur les draps. Sa peau est lisse et douce, ses yeux noirs fixent le vide, et ses joues sont légèrement dorées. Quelques mèches de ses longs cheveux bruns se sont collées sur son front. Autour d'elle, des hommes en uniforme s'agitent. Elle est allongée sur un tapis noir, au milieu de la pièce. De la seule pièce. Dans un coin, une petite commode en bois sert à contenir la vaisselle. Au-dessus, des photos sont accrochées. Des portraits d'inconnus et de la nature environnante. Les bougies qui éclairent le lieu vacillent légèrement. Les mèches vont bientôt disparaître.

L'arme du crime, le couteau, a glissé sous le canapé en toile. Des draps sont posés par terre, dans un coin de la pièce, attendant inlassablement qu'on daigne venir les déplier. Mais personne ne viendra jamais le faire.

Je pose ma main sur son visage, je ferme ses paupières. Son corps est emporté au loin, brisant la scène. Je me place face à la fenêtre et observe la forêt m'entourant. Les branches gesticulent sous les petites brises de la nuit. Un calme relatif enveloppe les lieux. La nature s'est endormie, attendant que le soleil lui annonce le lever. Les pas de la police font craquer les feuilles mortes. La température est encore douce et rien ne presse. La forêt a raison, la vie ne reprendra que dans quelques heures. Je regarde les scientifiques faire quelques prélèvements, mettre l'arme dans un sachet, chercher un indice. Le parfum fruité de la victime embaume encore l'air. Il n'y a aucun signe d'effraction. Je fais le tour de la petite demeure, en silence. Aucune trace de visite n'est visible. Seul le véhicule de la jeune femme se trouve là. Pas d'autres marques, de pas ou de roues. Même les animaux du coin ont camouflé leur passage.

Les clés de la voiture cliquettent dans ma poche. Je les sors de leur petit sac, et de ma main gantée, j'en fais rentrer une dans la serrure. Le bruit de l'ouverture se fait entendre, j'appuie sur la poignée. Je m'installe à la place du chauffeur. L'odeur du cuir neuf me monte au nez. Personne n'achèterait une voiture avant sa mort. Mes mains effleurent le volant, puis le tableau de bord. J'ouvre la boîte à gants. Les papiers du véhicule y sont, avec quelques cartes routières. Son sac à main se trouve juste en dessous, place passager. Je me penche pour l'attraper. Mon inconnue va bientôt avoir une identité. Je déverse le contenu du sac sur le siège. Du rouge à lèvres, un miroir, une paire de gants, un chéquier, un portefeuille, un roman de poche, et un petit couteau suisse. Je prends le portefeuille et cherche sa carte d'identité. Annea Zoroly. Elle sourit sur la photo. Elle est beaucoup plus jeune. Je compte son liquide. Un billet de 5 et quelques pièces de 10 centimes. Quelques tickets de caisse au fond, entre deux cartes de fidélité. Dans une pochette, une photo d'elle avec un homme. Il la tient dans ses bras, son visage collé au sien. Ils ont l'air heureux ainsi. Une carte de visite usée avec un numéro de téléphone usé fait obstacle à la prochaine photographie. Une photo de famille. Le sac vibre. Le téléphone portable. Je me saisis du bout de tissu et cherche une poche intérieure. Je souris intérieurement avant de l'ouvrir. Elle vient de recevoir un message. Je ne lis pas tout de suite, mais parcours d'abord le répertoire. Peu de numéros. J'arrête mes recherches. Chaque objet est mis dans un sachet différent. Je les fourre tous dans une boîte en carton, dans mon véhicule. Je prends le temps de faire le tour de la petite demeure. Aucune trace quelconque.

Il ne reste bientôt plus que moi sur les lieux. Je repars tranquillement. Il n'y a pas de circulation à cette heure-là. Je vais finir la nuit derrière mon bureau, attendant que la ville s'éveille. Je lis les messages de son téléphone, note des informations. Mes yeux piquent, mais un peu d'eau fraîche m'aide à tenir.

Quand les premiers rayons de soleil viennent caresser mon visage, je connais les suspects : le mari, l'amant, la meilleure amie. C'est une histoire classique, c'est une histoire triste.

Je me rends au domicile conjugal dès que l'heure me le permet. Elle est située dans un quartier résidentiel. Toutes les haies sont bien taillées, les vélos des enfants jonchent les pelouses récemment coupées.

Je me gare, suis la petite allée. Je sonne. J'entends du bruit dans la maison. Quelqu'un vient m'ouvrir la porte. Il pose la main sur la poignée. Elle s'ouvre légèrement. L'homme remet d'un geste de la main ses lunettes sur son nez. Ses yeux sont cernés, son regard perdu. Il est fatigué. Il n'a pas dormi. Je me présente à lui. Son visage prend une drôle d'expression. Une panique silencieuse envahit tout son être. Sa respiration se stoppe momentanément. Je lui annonce le décès de sa femme, une larme coule le long de sa joue. Il me fait entrer. Il fourre ses mains tremblantes dans ses poches tandis qu'il me conduit au salon. Je vois des photos décorer le mur. Des semblables à la petite demeure. Celle de sa femme. Celle qu'elle prenait. Il me propose à boire, je refuse. Il est désorienté. Il répond poliment à mes questions, mais n'entre pas dans les détails. Il me parle de sa femme. Ils se sont rencontrés il y a de ça 5 ans, se sont mariés il y a 2. Il y avait des hauts et des bas, mais il ne soupçonnait pas l'infidélité de sa femme. Il n'aime pas Charlotte, la meilleure amie. Il aime bien ses beaux parents, il aime leur vie paisible, et leur chien. Je regarde la bête dormir dans son panier. Elle ne sourcille pas.

Je le questionne indirectement. Mais il devient réticent. Il me questionne à son tour. Il veut soudainement savoir ce qui est arrivé. Il veut savoir où a-t-on retrouvé le corps et pourquoi n'a-t-il pas à l'identifier. La possibilité d'un meurtre le transforme en tombe. Il m'accuse de le soupçonner. Je ne peux nier qu'il est sur la liste. Sa colère explose et il envoie balader tout un tas de papiers étalés sur la table. Il me hurle de quitter les lieux, sur-le-champ. Je tente de le calmer. Il ne veut pas m'écouter. Mon impassibilité doit l'impressionner. Il n'est pas le premier à me sermonner de la sorte, j'ai l'habitude. Il était chez lui, la nuit dernière, à attendre sa femme. Il a appelé ses parents, je peux le vérifier, me dit-il.

Je lui demande des informations complémentaires sur Charlotte. Son regard se fait suspicieux. A l'évidence, il aime cette idée. Il aime penser que c'est elle, la coupable, qu'il le savait d'avance, qu'il avait prévenu sa femme, mais qu'elle ne l'avait pas écouté.

Je lui parle d'un homme, d'un certain Paul. Il ne connaît pas. Un collègue de travail, sûrement. J'acquiesce d'un signe de tête. Il ne sait définitivement rien. Je sens qu'il est à bout, que je l'ai épuisé. Rien de neuf ne jaillira de notre conversation. Je ne peux m'imposer à lui plus longtemps. Il veut annoncer la nouvelle à ses beaux-parents, il ne veut pas qu'ils apprennent d'une bouche étrangère. Je le laisse à son chagrin, et remonte dans ma voiture.

L'heure de pointe me ralentit. Dans la voiture, une musique douce tourne. La ville est en ébullition, je tente de conserver mon calme. L'excitation des premières heures ne doit pas s'emparer de moi. Je tiens à garder mon impartialité. Je pars à la rencontre de Charlotte, la meilleure amie.

Je la trouve à son travail, un sex-shop. Elle fait de la mise en rayon. Ils ne sont pas encore ouverts, me dit-elle. Ma carte la force à me laisser entrer. Elle m'apparaît à l'opposé de la description du mari. Charlotte ne jure pas avec le décor, mais le rend plus beau. Ses yeux bleu intense ne dérangent pas. Sa tenue décontractée donne envie de la connaître. Je lui annonce malheureusement la nouvelle. Elle ne pleure pas, du moins, elle se retient. Elle secoue la tête, et me laisse la suivre. Elle me dit qu'elle doit travailler. J'accepte sans broncher. Je la questionne sur le mari. Elle me dit qu'Anne était malheureuse, qu'elle regrettait son mariage, mais que son mari ne le savait pas. C'était évident pour elle, mais lui refusait de le voir. Selon elle, c'était un sujet de dispute. Son amie était plus heureuse avant de le rencontrer. Je la questionne sur Paul. Elle hausse les épaules, mais son expression me dit

qu'elle sait. Je lui demande depuis combien de temps cela dure. Un an ou deux, elle ne sait trop. Annea ne lui a pas tout de suite dit. Elle ne voulait pas que quelqu'un le sache. Elle avait peur que son mari l'apprenne. Mais Charlotte ne risquait pas d'aller le révéler. Elle l'avait rencontré une fois, elle l'aimait beaucoup. Pas Annea. Elle ne savait pas pourquoi elle était avec. Elle se tait et me regarde. Je ne sais pas ce qu'elle attend. Elle me sourit et me dit que je suis bête. Que le mari d'Annea ne peut tuer personne, que c'est un lâche, un de la pire espèce. Je ne sais pas quelle est la différence entre les lâches, mais je veux bien la croire. Je lui demande si elle sait où je peux trouver Paul. C'est un avocat. Un bon. Je passe à des questions plus personnelles, sur elle-même. Charlotte sait ce que je fais, mais ne dit rien. Elle n'a rien à cacher, elle est innocente et le sait. Son visage exprime la tristesse et la sérénité. La vie est faite ainsi, me dit-elle, il faut l'accepter. Je remarque un tatouage dans le creux de sa main. Un signe tribal. Je n'en connais pas la signification. Je ne peux l'imaginer tuer quelqu'un. Elle était à une soirée d'anniversaire toute la nuit passée. Les 30 ans d'une amie. Elle me communique le nom.

Charlotte est un être serein, en paix avec elle-même et avec le monde. Elle pleurera ce soir, quand elle sera rentrée chez elle.

Je la laisse à son travail, et retourne une nouvelle fois à ma voiture. La température a augmenté. Et moi, je n'ai pas progressé. De la sueur commence à dégouliner le long de mon dos. Je sens la pression monter. Paul est mon dernier suspect.

J'arrive à son bureau, il est là. Une fois seul à seul, je lui parle d'Annea. Il s'effondre littéralement devant moi. J'attends qu'il se calme. Il devait la rejoindre dans la demeure en bois. Il n'avait pas pu. Il avait annulé deux jours plus tôt. Ce n'était pas la première fois que cela arrivait. Paul se lève, puis se rassoit. Ses jambes ne supportent pas son poids. Je m'assois à mon tour. Le malaise reste. Il n'en revient pas, il ne veut pas y croire. Il voulait l'épouser. Elle voulait divorcer. Il avait tout planifié. Tout était en place. Annea l'aimait, il le savait. Il finit par se taire. Je passe la pièce au crible. Des livres de droits, aucune photo sur le bureau, aucun indice de vie privée. Je le questionne sur son alibi. Un repas d'affaires, jusqu'à tard. Fini avant l'heure de meurtre, mais la distance séparant les deux lieux l'empêche d'être arrivé à temps pour la tuer.

L'air du ventilateur me tombe sur le visage. C'est une sensation agréable. Je dois partir. Il s'enferme dans son bureau dès que j'ai franchi le pas. Je fournis quelques détails à la secrétaire. Elle se dote de son carnet de rendez-vous et s'apprête à tout annuler quand je quitte les lieux.

Je retourne à mon bureau, je vérifie tous les alibis. Tout est en ordre. Je ne sais quoi penser. Je passe au travail d'Annea. Elle est professeur petit école. Un de ses collègues m'accueille. Elle a été prévenue plus tôt. La classe d'Annea a été confiée à quelqu'un. Efficace. Elle ne semble pas choquée par la nouvelle. Elle m'offre un verre sans me demander. De l'eau fraîche. Je ne le refuse. Nous restons l'un en face de l'autre. Elle me montre le casier d'Annea. Il n'y a pas grand-chose. C'est normal, semble-t-il. Le portrait qu'elle m'offre de la jeune femme ne ressemble en rien au précédent. C'était une femme malheureuse, triste. Elle n'aimait pas son travail et sa vie. Elle voulait partir. Pas avec Paul, pas avec son mari. Seule. Elle avait besoin d'un nouveau départ. Mais Annea n'y arrivait pas. La vie n'avait pas toujours été des plus généreuses avec elle. Le couteau ? Annea n'aime pas les armes, me dit-elle. Un suicide ? Annea n'est pas faible à ce point. Pourtant, je finis par croire que c'est la solution la plus logique. Pas elle. Rien ne m'est utile ici. Alors, je m'en vais. Je songe aux visages sur les photos, je dois savoir qui ils sont. J'appelle un collègue. Il fait le travail pour moi. Il me fournit un nom et une adresse.

J'atterris dans un restaurant. Il est cuisinier. Il connaît un peu Annea. En effet, il a posé pour elle. Je lui apprends sa mort. Il est trop occupé pour réagir. Il a un alibi. Tout le monde

en a un. Annea était mystérieuse. Les gens ne la connaissaient pas. Il le croyait seulement. Un meurtre ? Possible. Un suicide ? Possible. C'était Annea. Rien n'était évident ou logique.

La journée touchait à sa fin. La fatigue m'avait rattrapée. Le visage d'Annea s'estompait lentement de ma mémoire. Je l'imaginai planté l'arme dans son ventre, son bras glisser et l'arme retomber, allant sous le canapé. Mais je pouvais penser à un homme avec qui elle pouvait être, un inconnu que personne ne connaissait, un de ses noms venant se mettre sur ma liste, un de ses visages qu'elle avait photographié et qui était à tout jamais lié à elle. Je mis le dossier dans mon tiroir, et rentra chez moi. La mort d'Annea Zoroly serait à l'image de sa vie : mystérieuse.